

Compte rendu

Ouvrage recensé :

BEAUFRET, Jean, *Entretiens avec Frédéric de Towarnicki*

par Jean Grondin

Laval théologique et philosophique, vol. 41, n° 1, 1985, p. 115-116.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400146ar>

DOI: 10.7202/400146ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

□ comptes rendus

Emmanuel LÉVINAS, *Transcendance et intelligibilité*, Genève, Labor et Fides, 1984. (21 × 15 cm), 69 pages.

On trouvera dans ce volume le texte d'une conférence prononcée le 1^{er} juin 1983 à l'Université de Genève dans le cadre d'un ensemble d'exposés organisé, sous le titre de *Vérité et illusion de la métaphysique*, par le professeur M. Frank. Il est suivi d'un *Entretien* qui eut lieu le lendemain au domicile du professeur J. Halpérin, également à Genève.

Emmanuel Lévinas affirme d'entrée de jeu que toute intelligibilité — et même le sens de Dieu — « réclame un savoir, qu'elle y cherche l'appui d'une présence, qu'elle se cherche précisément un fondement » (pp. 11-12). Mais le savoir est une relation du Même avec l'Autre « où l'Autre se réduit au Même et se dépouille de son étrangeté ». Si la compréhension implique la plénitude de l'adéquation dans l'immanence, il faut conclure à l'intelligibilité de « ce qui dépasse la mesure » (p. 15). Ainsi la phénoménologie communément admise serait « athée en tant que pensée égalant le pensé qui la comble et la satisfait » (p. 26). L'intelligibilité du transcendant ne saurait donc renvoyer au savoir par nature hégémonique et assimilateur. Elle n'est pas non plus purement négative. L'altérité de la transcendance serait plutôt une « non-in-différence » intelligible selon une nouvelle intrigue spirituelle et une pensée de l'absolu « sans que l'absolu soit atteint » et qui s'accomplirait « éthiquement comme relation à l'autre homme » (p. 24).

Cette nouvelle intrigue spirituelle se manifeste — malgré des retours à l'ontologie et au savoir fermé sur lui-même — dans toute l'histoire de la philosophie : à commencer par Kant dans la doctrine du primat de la raison pratique, relayé, en cela, par Bergson avec la distinction entre la durée et le temps du sens commun. Quelle est donc cette pensée « qui pense plus qu'elle ne pense — ou qui fait mieux que de penser » ? Emmanuel Lévinas souligne qu'elle est « affectivité dés-intéressée », désir, qu'elle va au Bien et, qu'étant éprouvée dans la socialité-pluralité qu'elle instaure et commande, elle est responsable pour les autres, non « mon angoisse pour ma mort,

mienne » (p. 27). Seul le Bien transcendant, saint, le Désirable, au-delà de l'intéressement, peut m'ordonner à autrui, « l'indésirable par excellence » (*De Dieu qui vient à l'idée*, Paris, Vrin, p. 113). Lévinas considère comme équivalentes les expressions « l'idée de l'Infini en nous », « l'humanité de l'homme comprise comme théologie », et « l'intelligibilité du transcendant » (p. 29).

Dans l'*Entretien*, le philosophe ajoute qu'une « autorité incomparable » commande à travers une souffrance « et se dit précisément parole de Dieu » (p. 62). Il en vient ainsi à révéler son projet de ramener à la « réponse à tenir » le langage de la communication et à la « théo-logie de l'idée de l'Infini » le psychisme de la conscience.

Lionel PONTON

BEAUFRET, Jean., *Entretiens*, publiés par F. de Towarnicki, P.U.F., coll. Épiméthée, Paris, 1984, 113 pages.

Jean Beaufret a fait paraître ses recueils d'essais sur Heidegger sous le signe du dialogue. Suivant cette (dia-)logique, ses *Entretiens* avec Frédéric de Towarnicki nous livrent son ouvrage le plus personnel, sinon son testament philosophique. Beaufret y propose une interprétation hautement suggestive de la question qui anime toute la pensée de Heidegger. La question du sens de l'être, insiste Beaufret (p. 40; cf. aussi pp. 42, 45), « n'est pas tant celle du sens que peut bien avoir le mot "être" que celle de l'acquisition d'un sens, comme on dirait un "sixième sens" (...), l'acquisition d'un sens pour la différence de l'être et de l'étant ». L'émergence d'une nouvelle sensibilité pour l'être résume bien l'une des motivations essentielles de la pensée heideggérienne, mais elle ne recouvre pas tout à fait la signification du « sens de l'être » (Sinn von Sein) dans *Être et temps* : l'allemand, un peu plus strict que le français sur ce point, distingue clairement le sens de (Sinn von) l'être du sens pour (Sinn für) l'être. Néanmoins Heidegger eût été ravi de l'élasticité du français à ce chapitre, parce qu'il est sans doute indispensable d'appropriser le sens, voire le goût

de l'être, si l'on veut s'enquérir de sa signification. Cette lecture de Beaufret nous permet de délivrer la quête de l'être de son cadre scolaire. Les *Entretiens*, qui font ressortir à la fois la simplicité et l'exigence de la pensée de l'être, constituent donc l'une des meilleures introductions à la pensée de Heidegger.

Le mérite de Jean Beaufret est d'avoir su traduire la question de Heidegger en français, à telle enseigne qu'il aura finalement été moins l'herméneute que l'Hermès de la pensée heideggerienne. Cela explique pourquoi il se garde de toute attitude critique envers Heidegger. Avant de réfuter Heidegger (exercice de style auquel excellent les étourneaux, déclare Beaufret en p. 102), il y a lieu de s'exposer à sa question, épreuve qui fait toute la grandeur de l'entretien de Beaufret avec Heidegger. Mais un dialogue philosophique, et ceux de Platon en font foi, peut-il s'accomplir sans dimension critique ?

J. GRONDIN

Dictionnaire des religions. Directeur de la publication Paul POUPARD. Paris, Presses universitaires de France, 1984, 1832 p. 25 × 16 cm, relié.

Il y a de cela trente ans, en 1954, les Presses universitaires de France publiaient un ouvrage portant exactement le même titre que celui dont nous rendons compte aujourd'hui. Ce *Dictionnaire des religions* était une adaptation française, due à Serge Hutin, de l'*Encyclopaedia of Religion and Religions* (Londres, 1951) d'É. Royston Pike. Il totalisait 330 pages et rassemblait un grand nombre d'articles dépassant rarement une demi-page. Le nouveau *Dictionnaire des religions* que les P.U.F. offrent maintenant au lecteur a peu en commun avec son prédécesseur et homonyme. Il en diffère en effet, sinon par la quantité des vedettes (au-delà de 2000 pour l'édition de 1954, près de 1500 pour l'actuelle), du moins par l'espace qui leur est dévolu, par le recours à un très grand nombre de collaborateurs (153) et par la conception d'ensemble de l'ouvrage. Alors qu'É. Royston Pike se proposait uniquement de fournir des « renseignements concis, clairement présentés, impartiaux et aussi exacts que possible » sur les religions, les rédacteurs du présent *Dictionnaire*, tout en conservant l'ordre alphabétique et en visant les mêmes objectifs d'exactitude et d'impar-

tialité que Royston Pike, ont cherché à organiser la matière énorme dont ils avaient à traiter. C'est ainsi qu'un comité de rédaction, animé par Jacques Vidal, a procédé à la sélection des articles et au choix des auteurs et a réparti les contributions en cinq secteurs : I. Science des religions (direction : J. Vidal de l'Institut catholique de Paris, 44 rédacteurs) ; II. Religions anciennes (direction : Julien Ries de l'Université de Louvain, 30 rédacteurs) ; III. Bible et judaïsme (direction : Édouard Cothenet de l'Institut catholique de Paris, 15 rédacteurs) ; IV. Le christianisme et son histoire (direction : Yves Marchasson de l'Institut catholique de Paris, 35 rédacteurs) ; V. Religions actuelles d'Afrique, d'Asie et d'Océanie (direction : Michel Delahoutre de l'Institut catholique de Paris, 29 rédacteurs). Le profil et les limites de chacun de ces secteurs sont tracés dans l'Introduction (p. ix-xiv). Une « Liste des articles traités par chacun des auteurs » (p. 1809-1818) permet de constater la part qui revient à chacun et sert en quelque sorte d'index, puisqu'elle regroupe souvent les articles traitant d'un même sujet (p. ex. ceux de J. Duchesne-Guillemin sur l'iranisme, ou de G. Monot sur la théologie musulmane). L'ouvrage se termine par un substantiel « Complément bibliographique pour l'étude et la recherche en science des religions » (p. 1819-1830).

Si nous en venons maintenant au corps de l'ouvrage, disons d'emblée que la diversité des sujets qui y sont abordés, ne fut-ce que dans un des cinq secteurs ci-haut mentionnés, dépasse largement les compétences d'un seul recenseur. Dans l'ensemble, le *Dictionnaire* apparaît comme une réussite. Sous une présentation soignée et dans un style accessible au grand public cultivé, presque tous les aspects du phénomène religieux et de ses manifestations d'hier et d'aujourd'hui sont abordés. À ce titre, le *Dictionnaire* constitue, en un seul volume, un remarquable ouvrage de référence dont il n'existe pas d'équivalent dans aucune autre langue. On a su joindre à des notices d'intérêt historique ou encyclopédique, des articles portant sur des problématiques plus actuelles : « Droits de l'homme », « Culture et religion », « Libération (Théologie de la) », « Paix », etc. On y trouvera aussi des notices bio-bibliographiques sur des praticiens des diverses disciplines de la science des religions, p. ex., Eliade, Dumézil, Benveniste, Festugière, Söderblom, ou sur des personnages qui ont laissé leur marque dans l'actualité religieuse ou théologique de notre temps, comme Soljénitsyne, Jean-Paul II, de Lubac.